



## LE COMMENTAIRE DE T. CLAUDE DONAT AU CHANT 1 DE L'ÉNÉIDE, SA PLACE DANS LES DÉBATS VIRGILIENS ET SES RELATIONS AVEC SERVIUS

DANIEL VALLAT  
UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

### Résumé

Le commentaire à l'*Énéide* de Tibère Claude Donat propose une conception très originale de l'explication littéraire : opposée à celle des *grammatici*, elle analyse en particulier, dans un style prolix, la cohérence de Virgile et son maniement de la rhétorique. Mais originalité ne signifie pas indépendance, et la comparaison avec Servius s'avère inévitable. Si leurs ressemblances trouvent sans doute leur origine dans l'exploitation d'une source commune (une vulgate ancienne dont Aelius Donat représentait le dernier maillon), leurs différences jouent un rôle plus technique en mettant en évidence des clivages interprétatifs, et peuvent aider à établir une chronologie relative entre les deux commentateurs, sur la base d'éléments logiques ou idéologiques.

### Abstract

*The comment to the Eneid by Tiberius Claudius Donatus proposes a very original conception of the literary explanation: set against that of the grammatici, it uses a prolix style in order to analyze especially the coherence of Vergil and his manipulation of the rhetoric. But originality does not mean independence, and the comparison with Servius turns out inevitable. If their resemblances probably find their origin in the exploitation of a common source (a former vulgate the last link of which Aelius Donatus represented), their differences play a more technical role by bringing to light interpretative contrasts, and can help to establish a relative chronology between both commentators, on the basis of logical or ideological elements.*

Avec ses *Interpretationes* sur l'*Énéide*, Tiberius Claudius Donatus (désormais TCD) s'est attiré une solide, mais injuste, réputation de paraphraste verbeux et creux : il est vrai que sa prolixité verbale est parfois décourageante et dilue considérablement l'information qu'il entend transmettre. Cependant, sous le verbiage se développe une vision originale de l'explication littéraire, propre à l'auteur autant qu'on puisse en juger : il se situe ainsi à part dans l'exégèse virgilienne, mais non en dehors : ce sera notre double objectif de souligner la valeur de ce commentaire, et de situer son auteur au sein de l'érudition virgilienne. Pour mieux cerner la question, nous limitons notre enquête au commentaire du livre 1 de l'*Énéide* : outre qu'elle cible le livre sans doute le plus longuement commenté dans l'Antiquité, cette délimitation nous permettra d'approfondir la comparaison avec l'autre grand commentateur de Virgile, Servius, ainsi qu'avec les traditions non serviennes contenues dans les ajouts de Daniel.

## 1. L'originalité de Donat

### 1.1. Ses objectifs et méthodes

Dans sa préface, TCD présente son ouvrage et ses objectifs à son fils, dédicataire du livre. Pour justifier sa démarche, l'auteur s'appuie sur une série de reproches adressés aux *grammatici* :

p. 1, l. 5 – p. 2, l. 6<sup>1</sup> : *Sed cum aduerterem nihil magistros discipulis conferre quod sapiat, scriptores autem commentariorum non docendi studio, sed memoriae suae causa quaedam fauorabili stilo, multa tamen inuoluta reliquisse, haec, fili carissime, tui causa conscripsi, non ut sola perlegas, sed ut conlatione habita intellegas quid tibi ex illorum labore quidue ex paterno sequendum sit. Non enim aut illi omnia complexi sunt, ut res ipsa indicat, aut ego tanta composui quae te possint ad pleni intellectus effectum competenter instruere. Quocirca, ut dictum est, lege omnia et, si forte nostra aliis displicebunt, tibi certe conplaceant quae filio pater sine fraude transmisi.*

« Mais puisque je me rendis compte que les maîtres n'apportaient rien à leurs élèves qui ait de la valeur, et que les auteurs de commentaires, au milieu de quelques remarques de bon aloi dues non pas à leur désir d'enseigner mais à leur mémoire, avaient laissé de nombreuses obscurités, j'ai rédigé cet ouvrage pour toi, mon très cher fils, non pour que tu le lises à l'exclusion des autres, mais pour que tu saches, une fois la comparaison effectuée, ce que tu dois à leur travail et ce que tu dois à celui de ton père. C'est qu'ils n'ont pas embrassé toute chose, comme l'état de leurs études l'indique, pas plus que

<sup>1</sup> Nous utilisons l'édition de GEORGII 1905. Les traductions sont nôtres.

moi, je n'ai composé ce qui pourrait te permettre de tout comprendre comme il faut. Lis donc tout, comme nous l'avons dit, et, si jamais notre ouvrage déplaît aux autres, que te plaise au moins ce que j'ai sincèrement transmis en père à mon fils. »

TCD part d'un constat d'incompétence des *magistri* dans la lecture de Virgile. S'il leur concède quelques réussites, elles sont dues à ce qu'eux-mêmes semblent avoir retenu de leurs prédécesseurs. Faiblesse dans l'enseignement, absence de pédagogie, obscurité du propos : ces trois reproches justifient pour l'auteur son désir d'entrer en lice. Il ne prétend pas se substituer aux autres auteurs de commentaires, mais se met à l'écart, laissant croire que l'originalité ainsi revendiquée engendrera une lecture parfaitement distincte des autres. C'est aller vite en besogne : si TCD mérite sans aucun doute une place à part dans l'érudition virgilienne, nous montrerons en seconde partie qu'il ne s'est pas tenu à l'écart des débats de cette tradition, loin s'en faut. Il faut donc prendre avec précaution ce genre d'affirmation préambulaire, surtout quand s'y mêle une dimension affective. Mais laissons l'auteur préciser sa pensée :

p. 4, l. 15-28 : *Cum enim aduerterem tirocinia tua nouitate ac breuitate expositionis instrui non posse, aliquantum euagari debuï, ut etiam ipse quasi quoddam thema futurae interpretationis praemitterem, melius existimans loquacitate quadam te facere doctiorem quam tenebrosae breuitatis uitio in erroribus linquere quem prouectum cupio cuique hoc mei laboris opusculum peculiaris animi quasi quoddam hereditarium munus in iura transmitto. Ac ne forte nescias quid tibi commodi ex hac traditione possit accedere, paucis accipe. Si Maronis carmina competenter attenderis et eorum mentem congrue comprehenderis, inuenies in poeta rhetorem summum atque inde intelleges Vergilium non grammaticos, sed oratores praecipuos tradere debuisse.*

« Et puisque je me rendis compte que ta connaissance balbutiante ne pouvait être instruite par la nouveauté et la brièveté d'une explication, j'ai dû m'étendre quelque peu, de sorte que moi-même j'ai annoncé, en quelque sorte, le sujet de ma future interprétation : je pensais te rendre plus savant par une certaine abondance verbale plutôt que de laisser dans l'erreur, par le défaut d'une brièveté obscure, celui que je souhaite faire progresser et auquel je transmets dans les règles ce petit ouvrage issu de mon labeur comme l'héritage de mon propre esprit. Et, pour que d'aventure tu n'ignores pas tout l'avantage que tu peux en plus acquérir de cet enseignement, apprends-le en peu de mots. Si tu te concentres correctement sur les poèmes de Virgile et si tu saisis convenablement leur esprit, tu découvriras un immense rhéteur dans le poète, et tu comprendras par là qu'il aurait fallu confier Virgile non pas aux grammairiens, mais bien plutôt aux maîtres de rhétorique. »

La pique finale clôt l'attaque contre les *grammatici*, mais avec un nouvel argument, cette fois tiré de la nature même de l'œuvre virgilienne : elle est affaire de parole et de rhétorique, non de grammaire ou de pur savoir.

De plus, l'auteur justifie un trait fondamental de ses *Interpretationes* : leur style prolifique. Nous touchons là quelque chose d'essentiel, car rarement la

forme d'une œuvre a été plus proche de son fond et de son esprit. Le style prolix de TCD est dû à sa volonté d'être clair et de ne pas imiter l'obscurité des *grammatici*. Son opposition avec Servius – sans préjuger encore de leur chronologie respective – est flagrante : leurs styles respectifs s'opposent autant que la condensation et la dilatation, et se développent selon deux principes différents : l'axe paradigmatique pour Servius (sans parler du *Servius de Daniel*), qui n'hésite pas à accumuler, sous forme le plus souvent concise, différentes strates de savoirs (grammatical, lexical, mythologique, interprétatif), sans souci de *lier* des matières aussi composites ; l'axe syntagmatique pour TCD, qui se déroule dans sa linéarité, sans se soucier d'autre chose que du texte virgilien, au risque de le répéter, de le paraphraser, voire de se paraphraser soi-même, mais aussi avec la possibilité de cerner des enjeux narratologiques plus complexes qui échappent aux *grammatici*.

Le style de TCD conditionne ainsi toute une série de caractéristiques interprétatives, d'où émerge l'obsession de la cohérence ; tout est lié pour lui : cohérence de Virgile, cohérence de l'interprétation, cohérence de son propre style.

Les répétitions et les longueurs de TCD ont ainsi deux utilités : elles ont protégé son texte en décourageant les amateurs de scolies et autres abrégiateurs, tant il est parfois ardu d'isoler l'interprétation utile de sa gangue stylistique ; elles permettent aussi à l'auteur d'approfondir jusqu'à la lie ce qu'il veut expliquer, quitte à dire deux fois la même chose, au point qu'on se demande parfois si l'on n'a pas deux rédactions de la même interprétation<sup>2</sup>. Il faut comprendre ces répétitions, paraphrases<sup>3</sup>, évidences – qui sont pour nous autant de défauts – comme les

<sup>2</sup> Exemple de répétition (cf. aussi, entre autres, p. 12, l. 18-19 ; p. 78, l. 19-27 ; p. 96, l. 15 ; p. 126, l. 20-26) : p. 58, l. 25 – 59, l. 9 : *Locuturus, inquit, Iuppiter subrisit ; risit enim quasi uulgare est nec conuenit hic motus animi iis personis penes quas summa potestas est ; sed temperauit, ut diceret subrisit, ut pars esset seruata publicae reuerentiae, pars exhibita beniuolentiae quae filiae debet uexatae tribui. Hoc ipse Vergilius ostendit cur plenus non fuerit risus : 'hominum, inquit, sator atque deorum' plene ridere non debuit, quia turpe istud est hominum deorumque imperium retinenti. Certe et illud intellegendum, idcirco non ad plenum risisse, ne in malis suorum, filia quoque lacrimante et gemente ipse se alienum a tantis cladibus demonstraret. Temperauit ergo dicendo subridens, ut partem daret Troianorum casibus, reseruaret laetitiae partem illis quae fuerat promissurus. « Il nous dit que, sur le point de parler, Jupiter sourit ; rire en effet est pour ainsi dire vulgaire et ce mouvement du cœur ne convient pas aux personnes qui détiennent la puissance suprême. Mais il l'a tempéré, de sorte qu'il a dit 'il a souri', pour garder une part de sa réserve en public, et pour montrer une part de la bienveillance qu'il doit réserver à sa fille blessée. Virgile lui-même montre pourquoi le rire n'était pas franc : 'le père des hommes et des dieux', comme il dit, ne devait pas rire franchement, parce que c'est honteux pour celui qui possède le pouvoir sur les hommes et les dieux. Il faut donc bien comprendre qu'il n'a pas ri franchement, pour ne pas avoir l'air étranger à de si grands désastres, dans les maux des siens, alors que sa fille aussi pleure et se lamente. Il l'a donc modéré en disant 'en souriant', pour qu'il prenne part en partie aux malheurs des Troyens, et pour qu'il réserve une part de sa joie à ce qu'il allait promettre. »*

<sup>3</sup> Exemples de paraphrase p. 35, l. 20-23 ; p. 82, l. 14-22 ; p. 89, l. 17-18 ; p. 90, l. 25-30 ; p. 92, l. 14-20 ; p. 98, l. 9-11 ; p. 110, l. 6-12 ; p. 116, l. 1-3 ; p. 122, l. 1-5, etc. Régulièrement, ce ne sont pas de pures paraphrases, en ce sens que TCD complète la redite du texte virgilien par un commentaire explicatif.

marques d'une opposition fondamentale et constante aux *grammatici* taxés d'obscurité. D'où aussi l'absence quasi-totale de remarques purement grammaticales.

De plus, on note chez TCD un souci constant de la liaison, de la transition, de la ligature exégétique<sup>4</sup> : il se démarque là encore des *grammatici* et de toute la littérature scoliastique, qui par essence ne peut fournir ce genre de liant. Par ailleurs, dans sa cohérence, TCD tend vers un système d'explication, avec des sortes de grilles de lecture rhétoriques, comme nous le verrons dans la section suivante.

Enfin, il lit Virgile comme un tout, un texte cohérent, ce qui le conduit à deux habitudes : tout d'abord, il traite, le plus souvent, le texte par séquences, et non vers à vers comme Servius ; cette habitude permet d'ailleurs l'instauration d'un véritable commentaire littéraire, non mot à mot, mais par unité de sens ou d'action. Seconde habitude moins heureuse : l'auteur essaie de sortir du texte le moins possible et répugne à recourir aux explications extérieures : il se déleste donc de tout l'appareil d'érudition si typique de Servius et si précieux pour nous, ce qui appauvrit sans doute l'explication, mais surtout conduit parfois l'auteur à opter pour une littéralité souvent déconcertante du texte, d'où une série de bourdes, en particulier quand il parle de mémoire ou n'a pas de source sous les yeux<sup>5</sup>.

Par ailleurs, n'oublions pas une valeur que TCD partage avec Servius, et qui doit être commune à la fin de l'Antiquité : c'est une défense inconditionnelle de Virgile, qui ne saurait se tromper ou être pris en faute, défense qui va de pair avec celle d'Énée : ce sont deux piliers des *Interpretationes*. D'où, chez les deux auteurs, une série de remarques sur l'art du poète, qui partagent la même phraséologie<sup>6</sup>, et, de la part de TCD, cette hostilité contre les grammairiens et leur influence néfaste, qu'il semble mettre au même niveau que les *obtrectatores* (p. 5), les « détracteurs » de Virgile, qui, pour ce qu'on sait, avaient surtout fleuri du vivant même du poète et avaient disparu depuis longtemps.

<sup>4</sup> Par exemple p. 12, l. 5 : *incipit causas enumerare* « il commence à énumérer les raisons » ; p. 14, l. 5 : *incipit iam alias dicere* « il commence déjà à donner d'autres raisons » ; p. 18, l. 3 : *quae omnia plenius per singula disseremus* « nous allons toutes les expliquer une par une en détail » ; p. 20, l. 19 : *uideamus nunc quemadmodum...* « voyons maintenant comment... » ; p. 46, l. 1-3 : *diximus ergo quid significet socii, dicemus admirandam consolandi inuentionem* « nous avons donc dit ce que signifiait 'alliés' : nous allons dire maintenant son admirable trouvaille pour consoler » ; cf. p. 63, l. 13 ; p. 72, l. 15 ; p. 73, l. 27-30 ; p. 83, l. 2-3, etc.

<sup>5</sup> Voir SQUILLANTE SACCONI 1985, p. 84-86 et notre note 43 sur *Teucer*.

<sup>6</sup> Cf. par exemple : p. 5, l. 1 *artem dicendi plenissimam* ; p. 14, l. 15 *miro artis ingenio* (= p. 24, l. 10) ; p. 45, l. 23 *magno artis ingenio* ; p. 68, l. 1 ; 28 *ornatior* ; p. 82, l. 2 *mira breuitas*, etc.

En tout cas, TCD fait de Virgile la source de l'éducation morale et sociale, comme le prouve l'apparition sporadique du verbe *docet* à son sujet<sup>7</sup>. La page suivante suffira à prouver les dimensions que prenait cette *Vergiliomania* :

p. 5, l. 2-22 : *Amato eum, qui multorum diuersorumque scripta complexus est, erit operae pretium non errare per plurimos ; et si id placebit, laudabis eum cui licuit uniuersa percurrere, qui se diuersae professionis et diuersarum sectatoribus artium beniuolum praebeuit peritissimumque doctorem. Habet denique ex eo nauta quod discat in officiorum ratione, habent quod imitentur patres et filii, mariti et uxores, imperator et miles, ciuis optimus et patriae spectatissimus cultor, in laboribus periculisque reipublicae optimum quemque et apud suos primum fortunas et salutem suam debere contemnere. Magisterio eius instrui possunt qui se aptant ad deorum cultum futuraque noscenda. Hic habent imitandam laudem qui inlaesas amicitias amant, habent quam metuant notam qui fluxa fide aut amicum fefellerint aut propinquum. Docet quales esse debeant homines quorum praesidia in necessitatibus postulantur, ne adrogantiae aut inhumanitatis crimen incurrant ; non erubescendum, si potior inferiorem roget, cum fuerit necessarius. Postremo quoniam non possumus Maronianae uirtutis omnia narrata percurrere, exempli causa ista dixisse sufficiat.*

« Aime donc cet homme, qui a embrassé les écrits d'auteurs nombreux et différents (cela vaudra la peine de ne pas se perdre dans de trop nombreux auteurs) ; et s'il t'agrée, tu loueras cet homme à qui il a été permis de parcourir le savoir universel, qui s'est montré bienveillant et très habile savant envers les tenants de différentes professions et de différents savoir-faire. Enfin le matelot y trouve de quoi apprendre son métier, les pères et fils, les maris et femmes, le général et le soldat, le bon citoyen, l'adorateur éprouvé de la patrie y trouvent des comportements à imiter : dans les épreuves et les dangers de l'État, les meilleurs y doivent mépriser d'abord leurs fortunes et leur salut. À son école, peuvent s'instruire ceux qui se préparent au culte des dieux et à la divination. Y trouvent une vertu à imiter ceux qui aiment les amitiés intactes, y trouvent une honte à craindre ceux qui, de leur fidélité chancelante, ont trompé un ami ou un proche. Il enseigne quels doivent être les hommes dont on recherche la protection en cas de besoin, pour ne pas encourir l'accusation d'arrogance ou de barbarie ; qu'il ne faut pas rougir, si un puissant demande l'aide d'un être inférieur, s'il lui est nécessaire. Enfin, puisque nous ne pouvons passer en revue tous les détails de la valeur de Virgile, que ces exemples te suffisent. »

<sup>7</sup> Cf. SQUILLANTE SACCONI 1985, p. 103 ; voir aussi différents points de morale ou de savoir-vivre p. 5-11 ; p. 15, l. 25-28 ; p. 17, l. 9-10 ; p. 18, l. 15-16 ; p. 24, l. 25-29 ; p. 29, l. 16-18 ; p. 30, l. 10-13 ; p. 47, l. 24-26 ; p. 53, l. 10-12 ; p. 68, l. 21-22 ; p. 72, l. 9-11 ; p. 74, l. 6-8 ; p. 75, l. 25-28 ; p. 76, l. 4-6 ; p. 90, l. 10 ; p. 93, l. 17-18 ; p. 96, l. 5-7 ; p. 99, l. 19-22 ; p. 108, l. 12-14 ; p. 114, l. 20-22 ; p. 116, l. 9 ; p. 119, l. 21-23 ; p. 122, l. 31-33 ; p. 124, l. 1-6 ; p. 128, l. 17-20 ; p. 130, l. 22-26 ; p. 132, l. 16-17 ; p. 138, l. 8-9 ; p. 140, l. 10-13 ; p. 141, l. 20-21.

Les valeurs morales véhiculées, selon TCD, par les vers de Virgile sont des valeurs romaines traditionnelles, qu'on retrouve à un moindre degré chez Servius : cette communauté de pensée laisse déjà supposer une communauté de milieu et d'époque ; il n'y a en tout cas aucun christianisme là-dedans.

### 1.2. La rhétorique de TCD

L'originalité de TCD – dont il était lui-même très conscient – vient de son traitement rhétorique<sup>8</sup> de Virgile, sensible à plusieurs niveaux (lexical, technique, argumentatif, discursif) qui se constitue en système cohérent sur l'ensemble du chant 1.

Ainsi, dans le domaine lexical, il s'attache avant tout à la force des mots, ce qui le pousse parfois à faire œuvre de *grammaticus*, comme pour expliquer qu'un mot doit être compris plusieurs fois<sup>9</sup> :

p. 52, l. 27-32 : *quid Troes tantum potuere ? Tantum bis intellegendum : quid tantum Aeneas commisit ? quid tantum Troes potuere ? Tantum, hoc est tam graue, tam magnum, tam immane et quod tot poenis expiari non possit, quod scelere admissi arcere Troianos debeat ab Italia.*

« 'Qu'est-ce que les Troyens ont pu accomplir de si grand ? 'Si grand' doit être compris deux fois : qu'est-ce qu'Énée a commis de si grand ? Qu'est-ce que les Troyens ont pu accomplir de si grand ? 'Si grand', c'est-à-dire si grave, si démesuré, si monstrueux, ce qui ne peut être expié par tant de peines, la mauvaise action qui doit écarter les Troyens de l'Italie. »

D'autres fois, il se penche sur le sens lexical, là encore pour distinguer la force des mots entre eux<sup>10</sup> :

p. 19, l. 12-14 : *exurere plus est quam urere : urere est enim laedere aliquid flammis, exurere autem penitus abolere incendio.*

« *exurere* est plus fort que *urere* : *urere*, c'est abîmer quelque chose dans les flammes ; mais *exurere*, c'est le détruire entièrement par le feu ».

L'avant-dernier exemple montrait également que TCD insiste régulièrement sur le *pondus*, le *poids* des mots, en particulier des pronoms, pour lesquels on sent une certaine prédilection :

<sup>8</sup> Voir le livre récent de PIROVANO 2006, que nous n'avons pu encore consulter.

<sup>9</sup> Voir aussi p. 7, l. 27 (*cano*) ; p. 23, l. 22 (*praeterea*) ; p. 42, l. 13 (*prospicit*) ; p. 57, l. 1-6 et 12-17 (*potuit – superare – tutus*) ; p. 84, l. 6 (*quaero*) ; p. 90, l. 17 (*se*) ; p. 92, l. 12 (*miratur*) ; p. 93, l. 1-2 (*uidet*) ; p. 98, l. 3 (*agnouit*) ; p. 101, l. 30 (*ostipuit – percussus*) ; p. 118, l. 14 (*reliquias*).

<sup>10</sup> Voir aussi p. 9, l. 7-8 ; p. 24, l. 3 ; p. 54, l. 24-25 ; p. 56, l. 18-20 ; p. 83, l. 23-25 ; p. 92, l. 29-31 ; p. 95, l. 28-30 ; p. 132, l. 16-17.

p. 18, l. 3-6 : *mene, inquit, in pronomibus est magnum dicendi pondus, ut quod non apertius dicitur intellegatur : mene ergo, hoc est reginam deorum et sororem Iouis et coniugem ;*

« ‘moi’, dit-il : il y a une grande force de parole dans les pronoms, de sorte qu’on comprend ce qui n’est pas dit nettement : ‘moi’, c’est-à-dire ‘la reine des dieux, la sœur et l’épouse de Jupiter’ »<sup>11</sup>.

Dans le même esprit, il s’attache plusieurs fois à la prononciation, c’est-à-dire à l’intonation qu’on doit mettre à la lecture, mais toujours en relation avec la morale<sup>12</sup> :

p. 96, l. 26-29 : *cum haec pronuntiamus, extollendum est Hectoris nomen et Achillis deprimendum. Notatur quippe ipsius Achillis impietas et auaritia. Quis enim mortuum uendit nisi impius ?*

« en prononçant cela, nous devons magnifier le nom d’Hector et stigmatiser celui d’Achille. Car c’est l’impiété et l’avarice d’Achille lui-même qui sont ici soulignées. Qui donc vend un mort, sinon un impie ? »

Cette insistance ouvre la voie à une étude de la dimension orale du texte, en particulier des discours. Mais auparavant, penchons-nous sur les grilles de lecture dont nous parlions : TCD obéit à des systèmes argumentatifs qui semblent tout prêts, par exemple l’argumentation *a minore ad maius* (p. 19, l. 23 et 55, l. 18). Il effectue plusieurs analyses narratologiques, comme dans la description de la crique où échoue Énée (p. 38-39) : il met à jour ce que nous appelons aujourd’hui la focalisation interne, en montrant comment le héros découvre les lieux au fur et à mesure de son arrivée<sup>13</sup>. Il insiste également – trait typique de l’éducation rhétorique – sur la prise en compte des conditions de l’énonciation, avec le triptyque *locus, tempus, persona*, c’est-à-dire l’attention portée au lieu où l’on parle, au moment et à l’interlocuteur<sup>14</sup> (ou au locuteur, si l’on se place du point de vue de l’écrivain), par exemple lorsque Ilionée s’adresse à Didon :

<sup>11</sup> Autres exemples sur les pronoms : p. 21, l. 25-27 ; p. 22, l. 13-16 ; p. 26, l. 23-25 ; p. 36, l. 18-21 ; p. 52, l. 20-27 ; p. 57, l. 7-10 ; p. 61, l. 31 – p. 62, l. 3 ; p. 75, l. 8-12 ; sur le nom propre *Priamus* : p. 97, l. 16-20 ; sur les noms en général, p. 84, l. 28-29.

<sup>12</sup> Voir aussi p. 36, l. 14-15 (*uenti*). Cf. SQUILLANTE SACCONI 1985, p. 99.

<sup>13</sup> Voir aussi p. 13, l. 7-10 (*laudatio a loco ac situ, a fortuna, a natura et moribus*) ; p. 14, l. 19-20 (pluriel pour une seule chose : utilisation stylistique de la grammaire) ; p. 19, l. 9 (*comparatio*) ; p. 27, l. 4 (*patheticam, ordo*) ; p. 28, l. 15-18 (*laudatio a numero, a qualitate, a genere*) ; p. 33, l. 3-4 (fin du discours d’Énée) ; p. 38, l. 16-27 et p. 39 (*loci descriptio, quatuor partis + focalisation*) ; p. 43, l. 27-29 (narratologie) ; p. 66, l. 6-21 (bilan narratologique) ; p. 75, l. 1-3 (adaptation à l’interlocuteur) ; p. 76, l. 14 (*augendi causa*) ; p. 80, l. 9-13 (ordre) ; p. 82, l. 6 (*interrogatio*) ; p. 88, l. 26-27 (*descriptio*) ; p. 90, l. 3-4 (*comparatio*) ; p. 100, l. 12-14 (*ordo*). Cf. aussi SQUILLANTE SACCONI 1985, p. 92-93.

<sup>14</sup> Voir aussi p. 30, l. 28-30 ; p. 68, l. 4-5 ; p. 118, l. 1 ; p. 129, l. 5-6 ; p. 130, l. 10-13 ; p. 136, l. 27-28.



p. 103, l. 12-21 : *recte hic poeta et locum seruauit et tempus et personam et hoc genere ostendit non seditiosas uoces emisisse eos qui supplices uenerant. Clamabant, inquit, cum essent foris, sed postquam introgressi sunt et tempus loquendi occasionem dedit, locus uero fiduciam tribuit nec deerat persona quae rogaretur ac postulata praestaret, loquendi modum, uel maxime in templo et apud eam quae teneret summam rerum, temperauit qui fuerat locuturus, hoc est Ilioneus.*

« ici, le poète observe correctement le lieu, le moment et la personne, et avec ce genre de distinction, il a montré que ceux qui étaient venus en suppliants n’avaient pas lancé de paroles séditieuses. ‘Ils criaient’, dit-il, alors qu’ils étaient dehors, mais une fois à l’intérieur, quand on leur a donné l’occasion de parler, que le lieu leur donne de l’assurance et qu’il ne leur manquait pas un interlocuteur à qui adresser leurs demandes et qui répondait à leur appel, celui qui allait parler, c’est-à-dire Ilionée, modéra sa façon de parler, d’autant plus dans un temple et près de celle qui détenait le pouvoir ».

Ainsi, TCD s’applique à souligner combien Virgile est habile en faisant parler ses personnages, toujours attentifs à leur situation dans l’échange verbal.

On en arrive donc au principal : TCD n’est jamais meilleur que lorsqu’il analyse les discours. Il en perçoit les enjeux et les stratégies mieux que les autres commentateurs, et se rapproche ainsi de ce que nous avons développé depuis quelques décennies sous l’appellation d’*interactions verbales*. Il en analyse la psychologie et prend grand soin de mettre en évidence les rapports de force qui s’y cachent, ainsi que les problèmes « de face ». Ainsi, dans les pages 25-27, il décortique le discours de Junon à Éole. Il montre par exemple comment Junon cherche à se concilier le roi des vents en l’appelant par son nom propre, alors qu’il lui est inférieur et que ce type d’appellation est réservé aux égaux ou aux supérieurs. Puis TCD analyse la demande proprement dite, et souligne l’habileté de Junon à en ôter toutes les épines et prévenir toutes les échappatoires et excuses qu’Éole pourrait être tenté d’avancer pour ne pas lui obéir ; elle se livre ainsi à une véritable *praemunitio* rhétorique, c’est-à-dire la partie d’un discours judiciaire où l’on prévient les attaques de l’adversaire :

p. 25, l. 27 – p. 27, l. 1 : *dictio autem ipsa ne esset prolixa et plurimum tempus teneret, ipsa occulte sibi proponit quae ab Aeolo possent excusationis causa praetendi et ipsa illis respondet ita ut ulterius accedi non posset. Denique ne diceret Aeolus non sunt uenti in mea potestate, praeuenit antea, et ait plenam habes in uentos licentiam et tenendi et dimittendi, erigendi fluctus et placandi potestatem ; nam tibi eam deorum omnium et hominum rex concessit et tradidit. Ne diceret Aeolus habeo quidem in uentos potestatem, sed non mihi licet mare perturbare, quod est sub alterius regno, idcirco dixit et potestatem accepisti in uentos et maria, cum uolueris perturbare inmissis uentis uel placare, cum eos retinueris. Certe et illud sentiendum est nec metuas Neptunum hac in parte, quia potior est Iuppiter qui tibi hanc licentiam dedit. Incipit iam insinuare ipsam causam dicens ‘gens inimica mihi Tyrrhenum nauigat aequae Ilium in Italiam portans uictosque penates’ : omnia proponentis et respondentis studio memorantur. Hic enim non nominauit Ae-*

*nean, ne diceret Aeolus non possum aliquid moliri aduersus nepotem Iouis qui mihi imperium dedit. Ait ergo gens, quae generalitas nomen speciale suppressit, quod poterat impedire desiderium. Addidit inimica mihi, non dixit ego sum illius inimica, sed ipsam constituit inimicam, quasi inferiores potiorum prouocarent. Grauauit hoc genere Troianos, ut etiam ipse Aeolus rerum indignitate permotus iracundiam suam Iunonis commotioni coniungeret. Mihi uero quod ait, hoc est reginae, sorori Iouis et coniugi, quae omnia per pronomen intellegi uoluit et propter adrogantiam non apertius poni. Tyrrhenum nauigat aequor, uel quod facilius moueri in perniciem nauigantium posset uel quod uicinum esset Italiae. Ilium in Italiam portans : omnis spes suas omnemque substantiam secum prtans, quae si perisset per idem tempus, nouari posterius non posset. Ne uero excusaret Aeolus deorum causa, quibus cogebatur inferre uiolentiam, addidit uictosque penates : scilicet metuendos non esse, qui nec sibi nec suis prodesse potuerunt.*

« pour que son discours même ne soit pas trop long et ne prenne pas trop de temps, elle passe en revue en elle-même ce qu'Éole pourrait avancer pour s'excuser et y répond elle-même de sorte qu'après cela il n'y ait rien à rajouter. Enfin [1] pour qu'Éole ne dise pas 'les vents ne sont pas sous mon pouvoir', elle prend les devants, et dit 'tu as toute latitude sur les vents pour les retenir ou les lâcher, et tout pouvoir de dresser ou d'apaiser les flots ; car le roi des dieux et des hommes te l'a accordé et transmis. [2] Pour qu'Éole ne dise pas 'j'ai certes le pouvoir sur les vents, mais il ne m'est pas permis de troubler la mer, qui est sous la royauté d'un autre', elle dit 'tu as reçu le pouvoir, sur les vents et les mers, de les perturber quand tu le voudras en lâchant les vents, ou de les apaiser quand tu les retiendras'. Et il faut bien comprendre 'ne crains pas Neptune dans cette partie du monde, parce que Jupiter, qui t'a donné cette latitude, est plus puissant'. Elle commence ensuite à mettre en avant sa propre cause en disant 'une race, mon ennemie, navigue sur la mer Tyrrhénienne, portant en Italie Ilium et ses pénates vaincus' : tout est rapporté dans un esprit de question-réponse. Ici, en effet, elle ne nomme pas Énée, [3] pour qu'Éole ne dise pas 'je ne peux rien tenter contre le petit-fils de Jupiter, qui m'a donné mon pouvoir'. Elle dit donc 'race', généralité qui supprime le mot propre qui pouvait empêcher son désir de se réaliser. Elle ajoute 'mon ennemie' : elle ne dit pas 'je suis son ennemie', mais elle la montre ennemie, comme si des êtres inférieurs défiaient un être plus puissant. Elle charge ainsi les Troyens, pour que même Éole, ému par l'indignation, joigne sa colère à l'émotion de Junon. Et quand elle dit 'mon', c'est 'moi la reine, la sœur et l'épouse de Jupiter', tout ce qu'elle veut faire comprendre par le pronom et qu'elle ne dit pas ouvertement pour ne pas être accusée d'arrogance. 'Navigue sur la mer Tyrrhénienne' : soit parce que cette mer peut plus facilement être troublée pour la perte des navigateurs, soit parce qu'elle est proche de l'Italie. 'Portant en Italie Ilium' : portant avec elle tous ses espoirs et tout son moyen de subsistance, qui, s'il disparaissait à ce moment-là, ne pourrait pas être renouvelé par la suite. Et [4] pour qu'Éole ne s'excuse pas sur les dieux, qu'il était contraint de maltraiter, elle a ajouté 'et ses pénates vaincus' : c'est-à-dire qu'il ne faut pas les craindre, eux qui n'ont pu se secourir eux-mêmes, ni les leurs. »

Puis, lorsque Junon lui promet une des ses servantes, TCD y voit une allusion au présent de Vénus lors du jugement de Pâris : la déesse de la beauté n'avait offert qu'une mortelle, alors que Junon offre une divinité, qu'elle loue en trois temps : *a numero*, puisque ces servantes sont sept, *a qualitate*, pour sa beauté, *a genere*, car c'est une nymphe. Ensuite, TCD étudie la réponse d'Éole, comment lui-même se concilie la déesse, et comment il se dédouane de toute faute, s'il agit sous l'ordre de plus puissant que lui.

Dans le discours de Vénus à Jupiter (p. 51-57), il montre comment elle joue avec habileté sur l'ambiguïté de son statut, à la fois déesse inférieure à Junon, qu'elle ne peut attaquer de face, et fille chérie de Jupiter, et comment elle mise sur la pitié de son père sans l'offenser en dénigrant trop ouvertement son épouse. On pourrait ajouter le discours de Vénus déguisée en chasserresse à son fils Énée (p. 70 sq.) : elle ne laisse rien paraître dans ses paroles qui pourrait la trahir. Dernier exemple : lorsque Ilionée s'adresse à Didon (p. 103-110), il loue la reine puis la manipule en maniant habilement la flatterie et des reproches déguisés sur l'accueil des Tyriens, destinés à apitoyer la reine et à la piquer d'honneur.

Ces exemples illustrent ce que TCD réussit le mieux : une analyse des enjeux et de la psychologie des discours. On ne trouve rien de tel dans les passages de Servius correspondants<sup>15</sup>.

## 2. TCD et sa place dans les débats virgiliens

Pour être originales, les *interpretationes* de TCD ne s'insèrent pas moins dans les débats virgiliens et leur longue tradition, qui remontent pour ainsi dire à la publication de l'*Énéide*. Les *alii*, *quidam*, *nonnulli* qu'il emploie parfois prouvent sa connaissance de la question et sa participation à des débats riches et anciens. Mais, plus qu'avec des remarques anonymes, c'est la comparaison avec Servius qui s'avère la plus utile et la plus parlante.

### 2.1. Parallélismes Servius / TCD

Moins nombreuses que les différences de traitement, les ressemblances entre Servius et TCD nous livrent néanmoins certains indices sur les caractéristiques de ce dernier, et même sur sa place au sein de la tradition du commentaire virgilien.

Ces parallélismes portent sur différents aspects, principalement sur des interprétations ou des explications littérales de certains vers. Au milieu toutefois de

<sup>15</sup> Si ce n'est une remarque, dans le discours de Junon, au vers 1, 237 : *uerecunde agit Venus ; nec enim conuienebat ut aperte contra uxorem ageret apud maritum* « et Vénus agit avec retenue, car il ne convenait qu'elle agisse ouvertement contre une femme devant le mari de celle-ci ».

ces ressemblances, celles qui portent sur la *mythologie* nous semblent fort révélatrices : en effet, il n'y a pas de différences majeures entre TCD et Servius (sauf sur Teucer, cf. *infra*) ; qui plus est, ces remarques sont concentrées au début du commentaire : cette répartition, jointe au refus programmatique de TCD d'entrer dans des considérations trop « grammaticales », c'est-à-dire scolaires, montre déjà qu'elles ne lui sont pas naturelles, et qu'il puise à une autre source. Dans la suite, il délaisse cette matière qui ne l'intéresse guère, trop marquée par l'enseignement des *grammatici*, pour se concentrer sur ses propres objectifs.

En tout cas, la comparaison de certains passages prouve que TCD et Servius ont puisé à une même source, comme les notes au vers 1, 27 de Virgile, au sujet de la « beauté méprisée » de Junon :

Servius 1, 27 : *hoc est enim fuit iudicium Paridis ... ; et referunt ad Antigonam Laomedontis filiam, quam a Iunone propter formae adrogantiam in ciconiam constat esse conuersam.*

« il s'agit en effet du jugement de Pâris (...) ; et beaucoup se réfèrent à Antigone, fille de Laomédon, qui, on le sait, trop orgueilleuse de sa beauté, fut changée en cigogne par Junon. »

TCD p. 15, l. 17-22 : *hoc loco doctores falluntur ; nam tradunt iniuriam formae sic extitisse : dicunt enim Antigonam Priami filiam ingressam Iunonis templum formam corporis sui praetulisse simulacro deae ; quod contra est ; nam melius est intellegere quod Vergilius habet quam fabulosa sectari ut iniuria formae sit Paridis, non Antigonae.*

« Ici les savants se trompent : car ils racontent que l'injure à sa beauté se produit ainsi : ils disent qu'Antigone, fille de Priam, une fois entrée dans le temple de Junon, compara sa beauté à celle de la statue divine ; ce n'est pas cela du tout ; car il est meilleur de comprendre ce que Virgile propose plutôt que de suivre des affabulations, de sorte que l'injure à sa beauté est le fait de Pâris, pas d'Antigone. »

La référence commune à une Antigone troyenne peu connue et leur rejet commun de cette interprétation ont suggéré que Servius copiait TCD<sup>16</sup> : le contraire, à ce prix, serait possible ; nous y reviendrons. Mais il faut bien voir qu'en réalité, ils ne fournissent pas les mêmes indications (la transformation d'Antigone pour Servius, le lieu et l'occasion de l'offense pour TCD), et qu'ils s'opposent même sur la filiation de cette Antigone, fille de Laomédon pour Servius, de Priam pour TCD (par erreur de mémoire et association d'idées) : c'est une référence aux

<sup>16</sup> SQUILLANTE SACCONI 1985, p. 37.

*Métamorphoses* d'Ovide (6, 93-98), seule source latine connue, qui emprunte sans doute cet épisode rare à l'érudition alexandrine.

Les ressemblances prouvent donc qu'ils ont ici recours à une même source antérieure, qu'ils abrègent ou remanient tous deux pour en retenir des informations différentes. Il n'est d'ailleurs pas impossible que la source commune (Aelius Donat ?) rejette *déjà* l'interprétation erronée.

Par ailleurs, il faut bien réaliser qu'une telle précision mythologique est exceptionnelle chez TCD, alors qu'elle est parfaitement courante chez Servius : le déséquilibre plaiderait donc en faveur d'une influence de ce dernier, s'il ne fallait plutôt remonter à une source commune aux deux.

D'autres parallélismes, à géométrie et précision variables, prouvent encore le recours à une source commune que les deux auteurs exploitent à leur manière. Ainsi, en 1, 303<sup>17</sup>, l'identification du *uolente deo*, évidente, ne peut être de leur fait : la brièveté de la note, inhabituelle là encore à TCD, montre qu'il s'agit d'une scolie et laisse croire qu'elle est fort ancienne et peut remonter aux premiers travaux exégétiques sur Virgile.

Au vers 1, 686, la citation commune de Térence<sup>18</sup>, non sans relation avec le commentaire d'Aelius Donat à l'*Eunuque*, suggère là encore que les deux auteurs copient une glose antérieure, peut-être une note du grand Donat. D'autres explications similaires apparaissent çà et là, sans réelle distinction à faire entre les deux<sup>19</sup>.

Cela dit, très régulièrement, le commentaire de TCD, malgré un manque de concision régulier et paradoxal, est moins riche en termes d'informations, tout en ayant l'air plus affirmatif et aussi plus vague que celui de Servius. Ces traits marquent, d'après nous, l'attitude désinvolte et volontairement détachée de TCD face à la matière scolaire qu'il dénigrait dans sa préface. Ainsi, au vers 1, 132<sup>20</sup>, l'utilisation de *uolunt* par TCD montre qu'il connaît une interprétation qui n'est pas la sienne, mais son manque de précision par rapport à S est flagrant (absence

<sup>17</sup> SERVIUS 1, 303 : *Deo : Mercurio uel Ioue* « le dieu : Mercure ou Jupiter » ; TCD p. 65, l. 28 : *hoc est Ioue uel Mercurio* « c'est-à-dire Jupiter ou Mercure ». Il est inutile de surinterpréter ces notes en accordant trop d'importance à l'ordre d'apparition des théonymes.

<sup>18</sup> SERVIUS 1, 686 : *et facilis amoris occasio : unde est « sine Cerere et Libero friget Venus »* « et une occasion aisée pour l'amour : d'où le vers 'Sans Cérès ni Liber, Vénus a froid' » ; TCD p. 135, l. 19-22 : *huic sententiae etiam Terentius attestatur qui dixit « sine Cerere et Libero friget Venus »*, *unde hic facilius esse potuit mentis inclinatio* « Térence aussi témoigne pour ce passage en disant 'Sans Cérès ni Liber, Vénus a froid', d'où a pu naître plus aisément l'inclination du cœur ».

<sup>19</sup> Cf. aux vers 1, 44, 179, 198, 199, 203, 236, 487, 636, 667, 710, 737.

<sup>20</sup> SERVIUS 1, 132 : *Astraeus enim unus de Titanibus, qui contra deos arma sumpserunt, cum Aurora concubuit, unde nati sunt uenti secundum Hesiodum* « Astraeus, l'un des Titans qui prirent les armes contre les dieux, coucha avec l'Aurore, d'où sont nés les vents selon Hésiode » ; TCD p. 35, l. 31 – p. 36, l. 2 : *uolunt enim uentos patres habuisse Gigantes qui, cum bellum diis intulissent, diuersis suppliciis perierunt* « on veut que les vents aient eu pour pères les Géants qui, pour avoir fait la guerre aux dieux, périrent dans divers supplices ». Cf. OVIDE, *Mét.* 14, 545.

du nom *Astraeus*, de la source Hésiode), sans oublier une confusion entre Titans et Géants, dont on ne sait pas trop s'il s'agit d'une véritable erreur ou d'une tradition secondaire attestée par Hygin<sup>21</sup>. Même manque (ou refus ?) de précision en 1, 179, où seul Servius lâche le nom savant d'*hysteroproteron* pour désigner l'interversion supposée de deux actions<sup>22</sup>.

Dès 1, 1, TCD est *moins net* que Servius, comme s'il abordait avec réticence certaines questions qui semblent lui être imposées par une forme de vulgate exégétique : au sujet de *primus*, il est d'accord avec ce qui semblait être l'*opinio communis* pour dire qu'Énée était arrivé le premier en Italie, mais dans ses frontières de l'époque : cependant, il se contente d'un vague *alios* là où Servius nomme Anténor, et ne se soucie pas de préciser les frontières de l'Italie (*non ad eam partem...*) quand Servius cite précisément le Rubicon<sup>23</sup>. Même flou lorsqu'il s'agit de citer Salluste à propos du vers 1, 698 : TCD se contente, semble-t-il, de *paraphraser* le texte, soit qu'il ne l'ait pas sous les yeux, soit que sa source soit déjà défaillante<sup>24</sup> ; en tout cas je ne suis pas sûr qu'il l'ait bien comprise : peut-être veut-il l'adapter à son interprétation.

Nous avons par ailleurs un phénomène de réduction des interprétations, qui s'accompagne d'une tournure fort affirmative, là où Servius, comme souvent, livre plusieurs possibilités reliées par *uel* ou *aut* : ainsi commencent à apparaître

<sup>21</sup> HYGIN *Praef.* 4, contre HÉSIODE *Th.* 375, APOLLODORE 12, 22, 4.

<sup>22</sup> SERVIUS 1, 179 : *multi hysteroproteron putant, non respicientes superiora ... quod falsum est* « beaucoup y voient un *hysteroproteron*, sans regarder ce qu'il y a plus haut ... c'est faux » ; TCD p. 41, l. 7-10 : *hic errant male interpretantes et disputando pessime suum confitentur errorem dicendo praesposteram ordinationem posuisse Vergilium* « ici, ceux qui interprètent mal se trompent, et par leur très mauvaise discussion confessent leur erreur, quand ils disent que Virgile a inversé l'ordre des actions ».

<sup>23</sup> SERVIUS 1, 1 : *quaerunt multi cur Aeneam primum ad Italiam uenisse dixerit, cum paulo post dicat Antenorem ante aduentum Aeneae fundasse ciuitatem. Constat quidem, sed habita temporum ratione peritissime Vergilius dixit. Nam illo tempore quo Aeneas ad Italiam uenit, finis erat Italiae usque ad Rubiconem fluuium* « Beaucoup demandent pourquoi il a dit qu'Énée était venu le 'premier' en Italie, alors que, peu après, il dit qu'Anténor avait fondé une cité avant l'arrivée d'Énée. C'est incontestable, certes, mais Virgile l'a dit très habilement, en tenant compte de l'époque. Car au moment où Énée est venu en Italie, la frontière de l'Italie allait jusqu'au Rubicon » ; TCD p. 8, l. 24-27 : *quia dixit primum uenisse Aeneam ad Italiam, cum constet etiam alios eo esse peruectos antequam Aeneas Italiam tetigisset : et uerum est, sed non ad eam partem in qua sunt Lauinia litora* « parce qu'il a dit qu'Énée était venu 'le premier' en Italie, alors qu'il est établi que d'autres y sont parvenus avant qu'Énée n'atteigne l'Italie : c'est vrai également, mais pas pour la région où se trouvent 'les rivages de Lavinium' ».

<sup>24</sup> SERVIUS 1, 698 : *ut aperte Sallustius docet igitur : « discubere : Sertorius inferior in medio, super eum L. Fabius Hispaniensis senator ex proscriptis ; in summo Antonius... »* « comme Salluste nous l'apprend clairement : 'Prirent leur place : Sertorius en bas, au milieu, au-dessus de lui L. Fabius Hispaniensis, sénateur proscrit ; tout en haut Antoine...' » ; TCD p. 137, l. 2-3 : *denique et Sallustius Sertorii conuiuium sic describit, ut ipsum, quia potior fuit, conlocasset in medio* « enfin, Salluste décrit aussi le festin de Sertorius en montrant qu'il s'était placé au milieu, parce qu'il était plus puissant ».

des interprétations différentes par nature, puisque Servius en retient plusieurs là où TCD n'en cite qu'une le plus souvent<sup>25</sup>.

Les très rares fois où TCD est plus précis que Servius, il a ses raisons. Ainsi, ce qui semble être son unique remarque grammaticale est nécessitée par une interprétation du texte<sup>26</sup> (1, 236) ; il évoque alors des compréhensions hétérodoxes (*sicut alii putant*), d'ailleurs relativement tardives, puisque postérieures à la disparition des quantités vocaliques, et passées sous silence par Servius (qui les considérait probablement comme absurdes ou impossibles) : en tout cas, nous avons là des échos de débats non serviens (ou postérieurs à Servius, ce qui est moins probable).

Concluons ces parallélismes par les commentaires au v. 1, 75, au sujet de la « belle descendance » que Junon promet à Éole avec une des ses nymphes :

Servius 1, 75 : *et simpliciter intellegendum est ; errant namque qui dicunt ideo 'pulchra' dixisse propter Canacem et Macareum in se inuicem turpissimos fratres. Illi enim alterius Aeoli filii fuerunt.*

« il faut comprendre au pied de la lettre ; car ils se trompent, ceux qui disent qu'elle a dit 'belle' à cause de Canacé et de Macarée, frère et sœur qui se sont entièrement déshonorés entre eux. Ils étaient en effet enfants d'un autre Éole. »

TCD p. 29, l. 3-16 : *hoc loco inanis intellectus homines omisso Vergilii puro et uero sic suspicionibus in falsam interpretationem ducit, ut adserant pulchram prolem idcirco Iunonem pollicitam, quod Aeolus iam turpis filios habuisset, cum Iuno ei et perpetui temporis matrimonium promississet et pulchram prolem, hoc est non corporis, sed generis honestate decoratam. Denique ostendemus pulchram prolem non in corporis forma Iunonem esse pollicitam, sed in ipso matris honesto consortio ... scilicet pulchra non corpore, sed natalium honestate.*

« ici, une vaine compréhension, négligeant purement et simplement Virgile, conduit les hommes vers une fausse interprétation par des conjectures, de sorte qu'ils affirment que Junon lui a promis une

<sup>25</sup> Ainsi SERVIUS 1, 138 : *Saeuumque : uel magnum [et potentem], ut superius, uel uere saeuum in uentos, quia minatur* « Cruel : ou grand [et puissant SD], comme plus haut, ou vraiment cruel contre les vents, puisqu'il les menace » ; TCD p. 37, l. 5 *saeuum tridentem : metuendum* « 'Cruel trident' : redoutable ». Cf. aussi 1, 358 ; 1, 385.

<sup>26</sup> SERVIUS 1, 236 *Italia : in Italia, et detraxit praepositionem more suo* « Italie : 'en Italie' ; il a enlevé la préposition, comme souvent » ; TCD p. 61, l. 10-14 : *non Italiam dicit gesturam bellum, sicut alii putant, sed Aenean gesturum bellum in Italia ; deducta enim in praepositione dixit 'geret Italia bellum', hoc est 'in Italia'* « il ne dit pas que l'Italie fera la guerre, comme d'autres le croient, mais qu'Enée fera la guerre en Italie ; c'est en effet avec la préposition enlevée qu'il a dit *geret Italia bellum* pour *in Italia*. »

'belle descendance' parce qu'Éole avait eu des enfants qui lui faisaient honte, alors que Junon lui avait promis un mariage qui dure toujours et une 'belle descendance', c'est-à-dire non par le corps, mais ornée par l'honneur de leur race. Enfin nous montrerons que Junon a promis une 'belle descendance' non dans le sens de beauté du corps, mais dans celui d'un honneur partagé avec leur mère ... c'est-à-dire 'belle' non pas par le corps, mais par l'honneur de leur naissance. »

Une fois encore, Servius et TCD rejettent de concert, dans un premier temps, une interprétation sur *pulchra prole*, puis dévient entièrement l'un de l'autre : Servius, à son habitude, est plus précis et plus concis (avec les noms propres et le rappel de l'existence d'un autre Éole) ; quant à TCD, il se rattache finalement à une interprétation moralisante, qui fait sa spécificité, et se trouve encore en porte-à-faux au niveau mythologique.

Leur rejet unanime de l'explication hétérodoxe ne repose donc pas sur les mêmes raisons ; mieux encore : ils ne semblent pas tenir compte l'un de l'autre ; on peut donc estimer que la fin de leurs explications, inconciliables, n'était pas dans leur source commune, qu'elle leur est propre, ce qui donne la mesure de leur originalité respective.

Il est clair, en tout cas, que TCD puisait à une source autre que Servius (ce que Georgii ne soulignait pas suffisamment p. X-XV), que Servius lui-même négligeait ponctuellement, ou écartait volontairement. Preuve aussi que TCD connaissait la tradition scoliastique sur Virgile et qu'il s'en est inspiré quand il lui plaisait.

Pour finir sur ces parallélismes, ils permettent, par leur fréquence (faible), par leur statut et le rôle qu'ils jouent (marginaux), par l'intérêt que l'auteur lui-même semble leur porter (assez expéditif), par l'écriture même (qui les dilue), de situer quelque peu la place de TCD dans la tradition de l'exégèse virgilienne, une place fondamentalement et essentiellement secondaire au niveau mythologique. Pour ses relations problématiques avec Servius, il semble que, quand ils sont d'accord, ils puisent à une source commune, sans doute une vulgate déjà bien établie ; on ne peut pas même assurer, à ce stade, que l'un ait sous les yeux les écrits de l'autre. Lorsque TCD ne tient pas compte des remarques de Servius, peut-être puise-t-il à une autre source qu'on pourrait identifier comme Aelius Donat, qui constituait une forme de bilan du savoir virgilien au milieu du 4<sup>e</sup> s. (même si d'autres en ont tiré argument pour l'antériorité de TCD sur Servius). Reste la grande réticence de TCD, méthodologique, face à la mythologie : donc, quand il aborde cette matière, à l'instar de Servius, il faut comprendre qu'il a Servius, ou



un de ses prédécesseurs, sous les yeux ; mais demeure d'ordinaire ce refus du détail.

## 2.2. Parallélismes TCD / Servius Danielis

Les parallélismes entre le *Servius de Daniel* (SD) et TCD sont moins nombreux qu'avec Servius, mais cette rareté n'a pas de valeur intrinsèque, puisque la présence des ajouts de SD est des plus inégales dans le commentaire de Servius, et que TCD ne commente pas linéairement, mais souvent par séquences. Pourtant, ces ressemblances sont troublantes, car elles engagent parfois des reprises d'explication plus littérales qu'avec Servius. De plus, la plupart des parallélismes que j'ai relevés entre SD et TCD fonctionnent en dialogue et excluent Servius. Ces ressemblances sont en fait les mêmes explications avec des formulations souvent identiques<sup>27</sup> :

SD 1, 133 : *numine uenti : distingue numine, ut uenti conuicium sit.*

« '<Sans ma> puissance, vents' : bien distinguer 'puissance', pour que 'vents' soit une insulte »

SD 1, 709 : *Iulum : quem putabant Iulum*

« Iule : celui qu'ils croyaient Iule »

TCD p. 36, l. 14-15 : *uenti : abiecte pronuntiandum est, ut conuicium sit, non nomen.*

« Vents : à prononcer avec dégoût, pour que ce soit une insulte, pas un nom propre »

TCD p. 138, l. 21 *quem putabant Iulum esse*

« celui qu'ils croyaient être Iule »

D'autres fois, les explications se rejoignent malgré une formulation différente : le fonds en tout cas est le même<sup>28</sup>. À ce stade, il faut que TCD ait copié SD

<sup>27</sup> Cf. aussi SD 1, 95 : *bonus autem hic largus uel liberalis* « 'bon' signifie ici généreux ou libéral » et TCD p. 44, l. 7-8 : *bonum interea debemus intellegere bonum ciuem, bonum largitorem* « nous devons comprendre 'bon' par 'bon citoyen, bon donneur » ; SD 1, 265 : *ergo uidetur sic tacite mortem Aeneae significasse* « il semble donc avoir ainsi désigné, tacitement, la mort d'Enée » et TCD p. 61, l. 19-21 : *ostendit procul dubio moriturum, sed quod fuit triste praetermissum est* « il montre sans aucun doute qu'il va mourir, mais il l'a passé sous silence parce que c'était triste » ; SD 1, 345 : *intactam : argumentum amoris* « 'intacte' : argument pour l'amour » et TCD p. 72, l. 6-7 : *dehinc amoris inter coniuges honestas inserit causas* « puis il introduit les causes honorables de l'amour entre époux » ; SD 1, 367 : *quia byrsa Graece corium dicitur* « parce qu'en grec 'cuir' se dit 'byrsa' » et TCD p. 81, l. 18-21 : *quae appellatio et lingua Graeca, unde Dido fuit, et Punica, hoc est ipsius regionis in qua res gesta ferebatur, significat corium. Byrsa quippe Graeca appellatione corium est* « ce mot signifie 'cuir' en langue grecque, dont relevait Didon, et en langue punique, celle de la région où l'affaire était traitée. De fait, en grec, 'cuir' se dit 'byrsa' ».

<sup>28</sup> Cf. SD 1, 250 : *bene 'tua progenies' propter Antenorem* « elle a raison de dire 'ta lignée' à cause d'Anténor » et TCD p. 57, l. 23-24 : *apud quem priuilegium primi gradus habere debuimus* « toi, auprès duquel nous devons avoir le privilège du premier rang » ; il s'agit du

ou que SD ait copié TCD. Teuffel (§431, 6) se posait la question de savoir si TCD avait servi à constituer le *commentum variorum* représenté par SD. Certains exemples pourraient le laisser croire. Cependant, outre ce qu'on a dit ci-dessus de la nature de l'œuvre de TCD, qui ne lui permet guère d'être découpée en gloses, il faut garder en mémoire l'exploitation que fait TCD des sources antérieures, en particulier du grand Donat. Le vers 1, 65 nous le rappelle :

SD 1, 65 : *sane antiqui quotiens a minoribus beneficium petebant, a nomine incipiebant, et erat honoratius si nomen ipsius ante praeferrent.*

« les anciens, chaque fois qu'ils demandaient une faveur à des êtres inférieurs, commençaient par le nom propre, et c'était plus honorifique s'ils mettaient en premier leur propre nom. »

TCD p. 25, l. 8-12 *coepit a nomine, quod ipsum nec Iunonem humilem nec Aeolo iniuriam fecit. Potior quippe si inferiorem nomine suo uocet et se beneuolum monstrat et illi unde gaudeat subministrat.*

« elle commence par le nom, ce qui n'humilie pas Junon et ne fait pas insulte à Éole. En effet, si un Grand appelle un être inférieur par son nom, il se montre bienveillant et lui donne de quoi se réjouir. »

Les deux notes expliquent pourquoi Junon interpelle Éole par son nom, et donnent *grosso modo* la même explication ; or, cette explication se trouve déjà dans le commentaire d'Aelius Donat aux *Adelphes* de Térence<sup>29</sup>. Nous avons probablement là l'une des sources de SD et TCD, source qui avait peut-être, en sus, servi au commentaire d'Aelius Donat sur l'*Énéide*. En outre, l'emploi dans SD du terme *antiqui* et de l'imparfait, qui rejette cet usage dans le passé, montre que TCD n'a pas copié directement sur SD, mais bien sur Donat, leur source commune (qui écrit au présent), tandis que Servius se tait à ce propos, et semble avoir négligé cette interprétation.

La seule explication où nous relevons les trois interprétations de Servius, SD et TCD montre là encore que TCD se rattache de préférence à une vulgate qui lui permet de garder son cap et de ne pas sortir du texte :

SD 1, 292 : *hic dissimulat de parricidio, quod et iungit eos, et quia non Romulum, sed Quirinum appellat, ut non potuerit parrici-*

TCD p. 62, l. 18-19 *qui postea Quirinus appellatus est, ut obscurari parricidium posset.*

« qui ensuite a été appelé Quirinus,

---

discours de Vénus à Jupiter. Les deux explications sont assez elliptiques, mais se rejoignent par une stratégie de comparaison, et même se complètent : Vénus laisse entendre que si Antenor a pu gagner l'Italie et s'y installer, a fortiori Énée et les Troyens, descendants de Jupiter, devraient, par les liens du sang et de l'affection, y avoir droit.

<sup>29</sup> DONAT *ad Adel.* 5, 6, 3 : *moris est autem inferiores proprio nomine uocare si blandiri uelis* « l'usage est d'appeler les êtres inférieurs par leur nom propre si on veut les cajoler » ; 5, 6, 6 : *maximum delinimentum infert eum nomine uocans, quemadmodum in superioribus* « il lui apporte un très grand plaisir en l'appelant par son nom, comme avec des êtres supérieurs ».

*dium facere qui meruerit deus fieri.*

pour pouvoir cacher le parricide »

« ici il donne le change sur le parricide, parce qu'il les place ensemble, et qu'il ne l'appelle pas Romulus, mais Quirinus, de sorte que celui qui a mérité de devenir dieu n'a pas pu commettre de parricide »

Pour TCD comme pour SD, au vers 1, 292, Quirinus est bien Romulus : ils fournissent la même justification, alors que Servius la rejette sans conteste et propose une interprétation allégorique rigoureuse, où Quirinus représente le personnage historique Auguste (cf. *infra*). Les stratégies respectives sont là éclaircies : Servius développe longuement son argumentation et rejette la glose 'courante' que TCD reprend à son compte, parce qu'elle lui convient. Ignore-t-il volontairement celle de Servius, ou ne la connaît-il pas du tout ? À ce stade, ce n'est toujours pas clair.

### 2.3. Différences Servius / TCD

En revanche, les différences d'interprétation entre les auteurs jouent un rôle méthodologique plus important que les ressemblances, car elles créent des contrastes, des oppositions, qui, par nature, se distinguent mieux, et laissent parfois entrevoir qui critique qui. Ce n'est pas un travail toujours aisé, car il demeure fort problématique.

#### 2.3.1. Problèmes méthodologiques dans l'usage de la contradiction

Si c'était toujours le même auteur qui attaquait ou réfutait l'autre, il serait relativement facile d'établir logiquement une chronologie. Mais ce n'est pas le cas, car nous avons, rappelons-le, un ménage à trois – au moins – entre Servius, TCD et SD, qui représente à la fois Aelius Donat et une forme de vulgate. Nous donnons ci-dessous trois comparaisons contradictoires entre Servius et TCD pour illustrer les difficultés qu'on rencontre dans ce genre d'analyse :

Servius 1, 92 : *Frigore : timore. Et est reciproca translatio ; nam timor pro frigore et frigus pro timore ponitur.*

« Froid : peur. Et on peut les permuter, car on dit 'peur' pour 'froid' et 'froid' pour 'peur' »

TCD p. 32, l. 10-18 : *Alii frigus pro timore intellegunt positum, quod contra est ; nam si timuit Aeneas mortem, derogatum est uirtuti ac meritis eius. Frigus ergo dixit proprie quod nascebatur non ex casu euidentissimae mortis, sed ex leti genere, quod cruciabat animum uiri qui optabat gloriose in campo ocumbere quam ignobiliter in fluctibus interire. Recte ergo non*

*timorem, uerum frigus debemus intellegere, quod oriebatur ex tot aduersis quae corporis calores extinxerant.*

« Certains comprennent que 'froid' a été mis pour 'peur', mais c'est faux ; car si Énée a craint la mort, alors on lui a enlevé son courage et ses mérites. Il dit donc 'froid' au sens propre, froid qui naît non pas de l'arrivée d'une mort si évidente, mais du genre de mort, qui mettait au supplice l'esprit d'un homme qui souhaitait tomber au champ d'honneur plutôt que périr sans gloire dans les flots. Nous devons donc comprendre non pas 'peur', mais 'froid', qui provenait de tant de malheurs qui avaient éteint la chaleur du corps. »

Servius 1, 230 : *uolunt quidam superfluo 'regis' ad deos refferi, 'terres' ad homines, nescientes quia maioris potestatis est idem posse circa deos quod circa homines.*

« certains veulent inutilement que 'tu diriges' réfère aux dieux, et 'tu fais peur' aux hommes : ils ignorent que c'est le propre d'un pouvoir suprême de pouvoir les mêmes choses sur les dieux et sur les hommes »

Servius 1, 213 : *quibus utebantur non ad elixandas carnes, sed ad se lauandos. Heroicis enim temporibus carne non uescebantur elixa.*

« dont ils se servaient non pour faire bouillir la viande, mais pour se laver. En effet, aux temps héroïques, on ne mangeait pas de viande bouillie. »

TCD p. 52, l. 5-8 : *deorum personae applicauit aeternis regis imperiis, hominum uero et fulmine terras, ut auctoritate regantur dii, homines autem fulmine terreantur et compellantur ad uenerationem*

« il a appliqué aux personnages des dieux l'expression 'toi qui diriges avec des lois éternelles' et aux hommes 'toi qui fais peur avec ta foudre', de sorte que les dieux soient dirigés par l'autorité et les hommes terrifiés par la foudre et contraints au respect »

TCD p. 49, l. 21-23 : *alii uero cum aqua inponebant igni uasa aenea ut elixam facerent carnem*

« d'autres ont mis sur le feu des vases d'airain avec de l'eau pour faire bouillir la viande »

Ainsi, au vers 1, 92, à propos de l'effroi que ressent Énée au début de la tempête, il semble évident que TCD attaque la glose de Servius ; il prend le temps de le réfuter, alors que Servius ne semble pas connaître ses contre-arguments ou ne prend pas la peine de s'en faire l'écho. Inversement, au vers 1, 230, c'est Servius qui, si l'on compare objectivement les deux notes, semble réfuter l'explication de TCD sur la distinction entre deux verbes. Par ailleurs, au vers 1, 213, nous avons des explications contraires sur l'usage de vases d'airain, mais sans tentative de réfutation cette fois : les interprétations s'opposent tout simplement sans qu'aucune relativité ne soit alors possible.

Face aux difficultés d'une approche comparative, notre méthode consistera dans un premier temps à rappeler les caractéristiques de TCD dans ce genre de débats, où il imprime sa marque et se distingue de Servius ; puis, une fois faite la part de TCD, nous essaierons de distinguer dans ces débats ce qui permet ou pas d'établir une logique argumentative, et donc un essai de chronologie relative de TCD au sein de l'exégèse virgilienne.

### 2.3.2. Tendances propres à TCD

Dans les débats virgiliens auxquels il prend part – qu'il les cite nommément (avec *alii, quidam...*) ou pas – TCD imprime sa marque en imposant à ses explications quelques-unes de ses caractéristiques propres, dont on a déjà évoqué un certain nombre.

Ainsi, il fait souvent preuve d'une grande littéralité dans son interprétation du texte. On le voit dans des passages comme 1, 8<sup>30</sup> où il distingue *numen* de *Iuno*, alors que pour Servius il s'agit plus probablement<sup>31</sup> d'un *numen* de Junon :

Servius 1, 8 : *Iuno multa habet numina ... ; merito ergo dubitat quod eius laeserit numen Aeneas.*

« Junon a beaucoup de *numina* ; (...) il a raison de demander quel *numen* de Junon Énée a blessé »

TCD p. 11, l. 1 : *utrum aliquod numen uel ipsam Iunonem laesisset Aeneas*

« si Énée avait blessé un *numen* quelconque ou bien Junon elle-même »

Par ailleurs, TCD a tendance à réduire l'interprétation, là où Servius la multiplie, par exemple au sujet des honneurs de Ganymède<sup>32</sup> :

Servius 1, 28 : *uel propter ministerium poculorum, quod exhibuit*

TCD p. 15, l. 25-28 : *hoc loco foedum est intellegere aliquid de*

<sup>30</sup> Cf. SERVIVS 1, 703 : *quingenta : hoc est multa* « cinquante : c'est-à-dire beaucoup » et TCD p. 137, l. 18-19 : *ubi igitur fuerant quingenta ad quarum curam* « où il y en avait donc cinquante pour s'en occuper » ; voir aussi 1, 384 (p. 85) ; 1, 650 (p. 127).

<sup>31</sup> Il rapporte cependant, à la suite, au moyen d'un *alii tamen dicunt*, l'opinion reprise par TCD.

<sup>32</sup> Cf. aussi aux vers 1, 67 (p. 26, l. 17-18 *gens*) ; 1, 137 (p. 37, l. 2-3 *maturate*) ; 1, 505 (p. 100, l. 23-24 *testitudo*) ; 1, 454 (p. 91, l. 31-33 *reginam*) ; 1, 561 (p. 111, l. 9-10 *breuiter*).

*deis remota Hebe, Iunonis filia,  
uel quod inter sidera conlocatus  
aquarii nomen accepit.*

« soit en raison de sa fonction d'échanson, que remplissait auprès des dieux Hébé, fille de Junon, avant d'être remplacée, soit parce que, placé au milieu des astres, il reçut le nom de Verseau. »

*zodiaco circulo in quo Ganymedes  
dicitur conlocatus, ne infames et ef-  
feminati inter sancta sidera  
numerentur et sentiamur quod poe-  
ta non dixit.*

« il est honteux de comprendre ici qu'on parle du zodiaque, où l'on dit que Ganymède a été placé : inutile de mettre au nombre des astres sacrés les infâmes et les efféminés, et d'y voir ce que Virgile n'a pas dit ».

Dans ces cas-là, il limite l'interprétation en cohérence avec lui-même, dans des directions qui sont les siennes par ailleurs (par exemple dans le sens de la morale pour Ganymède). On note ainsi une tendance certaine à jouer les père-la-morale (cf. aussi 1, 286 p. 63, l. 16 sq. sur *pulchra*, ou 1, 392 p. 86, l. 15 sq. sur *uani parentes*). Il est très rare qu'il propose deux solutions<sup>33</sup>. D'autres fois, à trop diluer ses interprétations, il les rend du coup souvent floues : cf. 1, 243 (p. 56, l. 7 sur *Illyricum*) ; 1, 505 (p. 100, l. 23 sur *testitudo*).

Il faut enfin souligner son indépendance relative dans le choix des débats : on la remarque pour les commentaires où TCD est seul à se démarquer : il nous livre ainsi des points de controverses non serviens, qui permettent d'enrichir l'exégèse antique<sup>34</sup>. Il ne s'aligne pas non plus systématiquement sur SD, comme le montrent au moins quatre oppositions que nous avons relevées<sup>35</sup>. Parfois même, TCD s'oppose à la fois à Servius et à SD, ce qui nous donne trois interprétations d'un même passage virgilien, par exemple sur Jupiter qui en 1, 254 sourit après le discours de Vénus ou sur le vers 1, 458 *Atridas, Priamumque, et saeuum ambobus Achillem* « les Atrides, Priam et Achille cruel aux deux » :

<sup>33</sup> Cf. 1, 480 (p. 95, l. 28-30 sur *peplum*) ; 1, 486 (p. 97, l. 13-15 sur *currus*).

<sup>34</sup> Par exemple 1, 444, p. 90, l. 19-21 *nihil interest an lucus media in urbe fuerit an umbra fuerit media in luco* « il n'y a aucune différence importante si on lit 'le bois était au milieu de la ville' ou 'l'ombre était au milieu du bois' » ; 1, 507, p. 101, l. 2-5 : *'iura dabat' sic alii exponunt : imperabat, sed non ita est ; ... hoc est 'constituebat'* « par 'elle donnait des lois', certains comprennent 'elle commandait', mais ce n'est pas cela... c'est 'elle établissait' » ; 1, 664, p. 130, l. 28 : *sunt qui ita distinguant : mea magna potentia solus* « il y en a qui ponctuent 'mea magna potentia solus, ...' [au lieu de *mea magna potentia, solus, ...*] ».

<sup>35</sup> Opposer ainsi SD 1, 456 : *sane pugna est temporale certamen, idem et proelium significat ; bellum autem uniuersi temporis dicitur* « *pugna* désigne un combat limité dans le temps et a le même sens que *proelium* ; *bellum* en revanche se dit de la guerre dans son ensemble » et TCD p. 92, l. 29-30 : *bellum quippe est quod inter plurimos geritur, pugna quae inter duos agitur* « *bellum* a lieu entre de très nombreuses gens, *pugna* entre deux personnes » ; voir aussi SD 1, 12 et TCD p. 13, l. 2-5 (sur *antiqua*) ; SD 1, 25 et TCD p. 15, l. 2-4 (sur *causae* et *dolores* au pluriel) ; SD 1, 254 et TCD p. 58, l. 25-27 (sur *subrisit*).

Servius 1, 254 *subridens : laetum ostendit Iouem et talem qualis esse solet cum facit serenum*

« Souriant : il montre un Jupiter heureux, tel qu'il est chaque fois qu'il rend le temps clair »

SD 1, 254 : ... *aut certe risit intellegens Iunonis dolos oblique accusari a Venere*

« ou il a ri en comprenant que Vénus accuse indirectement les ruses de Junon »

TCD p. 58, l. 26-30 : *Risit enim quasi uulgare est.... Subrisit, ut pars esset seruata publi-cae reuerentiae, pars exhibita beniuolentiae quae filiae debet uexatae tribui.*

« Rire en effet est pour ainsi dire vulgaire... Il a souri, pour garder une part de sa réserve en public, et pour montrer une part de la bienveillance qu'il doit accorder à sa fille blessée »

Servius 1, 458 *Atridas pro uno accipe, quos unius partis constat esse*

« comprenons 'les Atrides' pour une seule personne : on sait qu'ils ne faisaient qu'un »

SD 1, 458 : *An 'ambobus' Agamemnoni tantum et Priamo ? an ambobus exercitibus ?*

Ou bien 'aux deux' désigne-t-il seulement Agamemnon et Priam ? Ou bien les deux armées ?

TCD p. 93, l. 3-4 : *saeuum ambobus : species est comparationis, ut sit saeuior fuit Achilles Agamemnone et Menelao.*

« 'cruel aux deux' : c'est une forme de comparaison, de sorte qu'il faut comprendre : 'Achille est plus cruel qu'Agamemnon et Ménélas'. »

Enfin, TCD livre des remarques qu'il est le seul à faire : p. 7, sur l'ordre logique d'*arma uirumque* ; p. 22, sur la gloire de la femme en fonction du mari ; p. 32, il est seul à nommer Politès, fils de Priam ; p. 46, il livre une interprétation évhémériste de la légende de Scylla, etc.<sup>36</sup> L'explication des vers 1, 750 sq., lorsque Didon fait parler Énée sur la guerre de Troie, est typique de TCD par sa forme de rationalisme et sa cohérence narratologique, par sa vraisemblance psycholo-

<sup>36</sup> Voir aussi p. 42, l. 28-31 (explication de *a tergo*) ; p. 79, l. 13-15 (*argentum*) ; p. 80, l. 2-4 (*dux femina*) ; p. 93, l. 8-9 (*socius*) ; p. 103, l. 7-10 (*clamant*) ; p. 132, l. 16-17 (*iniquam*) ; p. 137, l. 13-15 (paniers en osier) ; p. 141, 17 (présage de la mort de Didon).

gique éloignée de Servius qui, *more suo*, s'intéresse au contenu mythique des questions de la reine, alors que TCD se focalise sur les raisons de ces questions :

p. 144, l. 3-7 : *superflue quae nouerat et picta habuit requirebat ... cuius animus de Aeneae praesentia satiari non poterat.*

« elle demandait sans en avoir besoin ce qu'elle savait déjà et qu'elle voyait sur les peintures du temple ... son cœur ne pouvait se rassasier de la présence d'Énée. »

Voilà donc quelques tendances propres à TCD, qui font une partie de son originalité, et qu'on doit garder en tête quand on compare la matière sur laquelle portent les oppositions entre ses interprétations et celles de Servius.

### 2.3.3. TCD et les débats virgiliens

Il faut d'abord opérer une distinction entre approches exégétiques : parfois, deux interprétations s'affrontent et s'opposent, non seulement en disant le contraire, mais en faisant référence à celle qu'elles tentent de réfuter. D'autres fois, les auteurs présentent deux interprétations différentes, voire incompatibles, mais qui s'ignorent entre elles. Enfin, il arrive que les auteurs choisissent de commenter des aspects différents d'un même vers, ou dans des directions indépendantes.

Mais l'essentiel n'est pas là : comment établir une chronologie relative dans ce genre de débats ? Problème d'autant plus délicat que, comme nous l'avons rappelé, nous avons au moins affaire à une triangulation exégétique, puisque tant TCD que Servius connaissent le commentaire d'Aelius Donat sur l'*Énéide*. Ce trio (*a minima* : on ne sait trop dans quelle mesure Aelius Donat avait compilé les sources antérieures, ni dans quelle mesure il est effectivement présent dans SD) laisse assez aisément entrevoir une logique dans les controverses, où d'ailleurs TCD semble parfois se rattacher à une *opinio communis*. Ainsi, au sujet du *Caesar* du vers 1,286, il s'agit pour TCD d'Auguste (et la critique moderne est presque unanime sur ce point), parce que Virgile « écrivait l'*Énéide* en l'honneur de César », c'est-à-dire Auguste, tandis que Servius, prenant le contre-pied de la *lectio facilior*, opte pour le grand César<sup>37</sup>.

En revanche, dès qu'il s'agit de dater les interprétations, on est vite empêché. Les exemples typiques sont ceux fournis par les débats lexicaux, sur le sens de tel ou tel mot : oppositions le plus souvent peu exploitables, car non pertinentes pour l'établissement d'une chronologie<sup>38</sup>. Certaines explications littéraires ne sont

<sup>37</sup> TCD p. 63, l. 16 : *quia in honorem Caesaris Aeneidem scribebat* ; SERVIUS 1, 286 : *Caesar hic est qui dictus est Gaius Iulius Caesar.*

<sup>38</sup> Opposer par exemple SERVIUS 1, 34 et TCD p. 17, l. 15-20 (*uix*) ; SERVIUS 1, 92 et TCD p. 32, l. 10-11 (*frigor*) ; SERVIUS 1, 137 et TCD p. 37, l. 2-3 (*maturate*) ; SERVIUS 1, 228 et TCD p. 51, l. 10-11 (*tristior*) ; SERVIUS 1, 384 et TCD p. 85, l. 7-9 (*ignotus*) ; SERVIUS 1, 447 et TCD p. 91 (*simulacrum*) ; SERVIUS 1, 479 et TCD p. 95, l. 27 (*non aequae*) ; SERVIUS 1, 480 et TCD p. 95, l. 28-30 (*peplum*) ; SERVIUS 1, 576 et TCD p. 114, l. 6-7 (*certos*), etc.



pas plus utiles<sup>39</sup>. Tout cela pour dire qu'il ne faut pas tant raisonner en terme de sens qu'en terme de valeurs : si certains débats ne sont pas pertinents sous l'angle chronologique, d'autres, en revanche, prennent une signification, car ils ont la portée d'une réelle contestation.

Pour établir donc un essai de chronologie relative, il faut, tout en tenant compte des usages de chaque auteur, trouver une explication propre à Servius, s'assurer autant que possible qu'elle soit bien de lui, et non reprise à la vulgate : si TCD la conteste ou la complète, il est nécessairement postérieur à l'énonciation de cette explication. Nous pensons avoir trouvé au moins deux cas qui remplissent ces conditions.

Le cas sans doute le plus probant est celui du vers 1, 4, à propos de l'expression *saeua Iuno*, qui conditionne en partie l'orientation des commentaires :

Servius 1, 4 : *Cum a iuuando dicta sit Iuno, quaerunt multi cur eam dixerit saeuam, et putant temporale esse epitheton, quasi saeua circa Troianos, nescientes quod saeuam dicebant ueteres magnam. Sic Ennius « Induta fuit saeua stola ». Item Vergilius cum ubique pium inducat Aeneam, ait « maternis saeuus in armis Aeneas », id est magnus.*

« Alors que le nom de Junon vient du verbe *iuuare* 'aider', beaucoup se demandent pourquoi il l'a qualifiée de cruelle, et pensent qu'il s'agit d'une épithète de circonstance, comme si elle était cruelle contre les Troyens seulement, mais ils ignorent que par *saeuus* 'cruel' les anciens voulaient dire 'grand'. Ainsi Ennius : 'elle fut revêtue d'une robe cruelle'. De même, Virgile, alors qu'il montre toujours Énée comme pieux, dit 'le cruel Énée dans les armes maternelles', c'est-à-dire 'le grand Énée'. »

TCD p. 9, l. 20-24 : *non enim saeuam potentem dixit, ut alii uolunt, sed reuera saeuam, quae persequeretur innocentem et eum qui nihil admisisset et esset deorum omnium perindeque ipsius quoque Iunonis antistes et cultor.*

« en effet, par 'cruelle' il ne veut pas dire 'puissante', comme d'autres le veulent croire, mais vraiment 'cruelle', puisqu'elle persécute un innocent qui n'avait commis aucun crime et qui était le champion et le dévot de tous les dieux, et donc aussi de Junon elle-même. »

<sup>39</sup> Par exemple SERVIUS 1, 67 et TCD p. 26, l. 17-18 (*gens*) ; SERVIUS 1, 486 et TCD p. 97, l. 13-15 (*currus*) ; SERVIUS 1, 563 et TCD p. 112, l. 5-10 (*rem duram*).

Alors que Servius et TCD communient pour ainsi dire dans la défense inconditionnelle d'Énée contre toutes les malveillances ou suspicions (de trahison, de lâcheté, de bassesse...), ils s'opposent au sujet des dieux : si TCD ne les évoque qu'à propos du texte, et sans grand intérêt autre que psychologique, Servius, au contraire, semble s'engager dans un militantisme des valeurs traditionnelles de Rome, comme s'il voulait sauvegarder à tout prix l'honneur du paganisme contre les attaques des chrétiens<sup>40</sup>. Or, l'une de ces attaques portait sur les passions désordonnées des dieux, parfaitement immorales et humaines aux yeux de leurs contempteurs. Pour tout lecteur de l'*Énéide*, et pour Virgile lui-même, la cruauté de Junon à l'égard d'Énée semble stupéfiante : TCD en prend son parti, et, pour justifier Énée, attaque *systématiquement* la déesse ; Servius, au contraire, n'est pas loin de s'enfermer dans des raisonnements spécieux qui prouvent son attachement au paganisme, et sans doute une influence moralisante du néo-platonisme, qui aidait justement les défenseurs des idées traditionnelles dans leur œuvre. Pour Servius, Junon *ne peut pas et ne doit pas* être « cruelle »<sup>41</sup>. Ce n'est pas seulement, comme on pourrait croire au premier abord, un débat *lexicologique* sur *saeuus* : non, c'est un combat *idéologique*.

Qui mène ce combat ? Pour autant qu'on puisse en juger par les témoignages qui nous restent de lui ou les notes de SD issues de son commentaire, Aelius Donat ne semble pas s'y être réellement engagé ; au contraire, c'est son élève Servius que Macrobe a choisi de représenter dans ses *Saturnales*, en présence de champions du paganisme, comme Symmaque. Tout porte à croire que nous avons dans l'interprétation de *saeua*, cause quasiment perdue, presque un contre-sens volontaire, un trait propre à Servius, dans des circonstances historiques précises qui l'ont conditionné.

Or, TCD attaque, plus nettement et vigoureusement qu'à son habitude (mais souvenons-nous qu'il combat pour Énée), cette interprétation de *saeua* : il prend le temps de la réfuter. Il semble même discerner la faiblesse de l'argumentation de Servius sur ce point et la retourne contre lui : ce dernier, dans son second exemple, rappelait la piété d'Énée, pour prouver que *saeuus* ... *Aeneas* ne pouvait signifier 'le cruel Énée' ; or, pour TCD, c'est justement parce qu'Énée est pieux que Junon est cruelle<sup>42</sup> et que *saeua* a un sens fort : TCD souligne ainsi la dimension de tragédie humaine contenue dans l'*Énéide*, alors que Servius tend à l'escamoter.

<sup>40</sup> Cf. COURCELLES 1984 ; BÉJUIS-VALLAT 2009, p. 183-184.

<sup>41</sup> BÉJUIS-VALLAT 2009, p. 183.

<sup>42</sup> C'est d'ailleurs l'une des lignes de force de son commentaire au chant 1 : c'est la *deformatio Iunonis* (p. 9, l. 18-19) ; cf., entre autres, p. 4, l. 4-10 (*saeuitiae crimen obiecit ... culpam addens ... ingentem inuidiam*) ; p. 11, l. 2 (*confirmaret Iunonis saeuitiam...*) et l. 20-22 (*Quantum ergo reprehendenda est Iuno, quae nec accepit Aeneae iniuriam et sic persecuta est innocentem !*) ; p. 16, l. 11 (*ad exprimendam Iunonis iniquitatem... exprimitur crudelitas inimicae*) ; p. 132, l. 14 (*odiis Iunonis iniquae*).

Nous avons bien ici, de la part de TCD, une réponse. Et si, comme nous avons essayé de la montrer, il répond à une objection propre à Servius, il lui est chronologiquement postérieur. Outre le fait qu'il porte sur un point non pas littéraire à strictement parler (du moins pour Servius, car TCD le réintègre sèchement dans le seul domaine du *texte*), mais idéologique, ce parallélisme se situe au début du premier chant, là où TCD subit nécessairement le plus, vu son importance, les influences extérieures, et où il peut et doit prendre position sur un certain nombre de points traditionnellement commentés.

Si donc Servius est antérieur à TCD sur ce point, nous pouvons en déduire les principes suivants : TCD connaît le commentaire de Servius et le reprend sur certains points, même si on ne peut pas être sûr que tel passage de Servius ne reprenne pas lui-même la vulgate ; il ne fait d'ailleurs pas de fixation sur lui, et souvent il le néglige absolument ; inversement, lorsque Servius semble corriger TCD, c'est précisément sur un passage que TCD emprunte à la vulgate : c'est donc elle que Servius corrige. D'ailleurs, pour finir sur ce point, c'est TCD qui attaque les *grammatici* et entend s'en distinguer, pas le contraire : et, si TCD était antérieur à Servius, ce dernier n'aurait aucune raison de lire son contempteur, vu le contenu respectif de leur commentaire.

On peut donc supposer qu'à chaque divergence, c'est TCD qui critique, implicitement le plus souvent, car il ne nomme aucune source scoliastique, Servius. Ainsi deviennent également plus clairs les débats lexicologiques qui, disions-nous, n'aident guère à la chronologie : mais, pour paraphraser Fontenelle, si TCD semble si souvent répondre à Servius, c'est qu'il lui répond, par exemple :

Servius 1, 185 : *errantes : pascentes (...) re uera enim dum pascuntur, uagantur.*

« errant : paissant (...); car en vérité, quand ils paissent, ils errent. »

TCD p. 43, l. 21-22 : *huc accedit quia qui pascitur non errat et qui errat non pascitur.*

« à cela s'ajoute le fait que celui qui pâit n'erre pas et celui qui erre ne pâit pas. »

Comme deuxième cas, *a contrario* cette fois, nous essaierons de démontrer que parfois TCD s'est laissé aller à compléter Servius sur des points d'érudition : situation parfaitement cocasse au regard de ses habitudes et du peu de cas qu'il fait en définitive de l'érudition pure et dure. Pour preuve de cette désinvolture dont il fait parfois preuve, il commet une grave erreur au vers 1, 235 en confondant Teucer et Dardanos<sup>43</sup>. Mais, sur un point au moins, il semble vouloir en

<sup>43</sup> TCD p. 53, l. 22-23 : *quoniam Teucer Italus peruenerat ad Troiam eiusque originem eo redituram pollicitus fuerat Iuppiter* « puisque l'italien Teucer était parvenu jusqu'à Troie et que Jupiter lui avait promis que sa descendance y retournerait », alors que Servius recadre les légendes (1,235 *Teucrum pro Dardano posuit : Dardanus enim de Italia profectus est, Teucer de Creta* « il a mis Teucer à la place de Dardanos : en effet, Dardanos est parti d'Italie, Teucer de Crète »), alors que Virgile lui-même avait précisé à diverses reprises (notamment en *Én.* 3,167 & 503, 7, 207 & 240, l'origine italienne de Dardanos, fondateur de la ville d'Ilion

remonter à Servius : il s'agit de la légende de la fondation de Carthage : Didon aurait acheté toute la terre que pouvait couvrir une peau de bœuf :

Servius 1, 367 : *adpulsam ad Libyam Dido cum ab Hiarba pelleretur, petit callide ut emeret tantum terrae quantum posset corium bouis tenere. Itaque corium in fila propemodum sectum tetendit occupavitque stadia uiginti duo ;*

« Poussée vers la Libye lorsqu'elle fut chassée de Hiarba, Didon demanda habilement à acheter toute la terre que pourrait recouvrir une peau de bœuf. C'est pourquoi elle tendit une peau coupée à peu près en fils et prit possession de vingt stades ; »

TCD p. 80, l. 20 – p. 81, l. 20 : *huius loci diuersa traditio est. Alii dicunt pecuniam tunc ex corio bubulo fuisse et inde pecuniam dictam, quod ex pecore originem duceret, tantumque fuisse in pretio loci quantum bouis unius corium conficere potuisset. Alia traditio talis est, quod uenditor hac fraude deceptus sit, ut tantum agri modum uenderet quantum corium bouis circumdare potuisset : illum nihil fraudis suspicantem arbitratum esse tantum se sedis tradidisse posset occupare integrum corium si per terram iaceret, emptores uero fraude quaesito commento in corigiam tenuem solidum corium duxisse perindeque factum ut amplius quam debuerat teneretur. Sed omnia haec fabulosa sunt magis quam uera. Nam si consideremus [...], inueniemus tanta ac tam magna non potuisse nisi locis latioribus condi, quae comparari sine dubio non possent ex unius corii utraque opinione, licet ipse poeta addiderit uerisimilitudinem qua credibile faceret factum dicendo 'facti de nomine Byrsam', quasi locum ipsum condendae ciuitati necessarium atque emptum uocitauerint Byrsam. Quae appellatio et lingua Graeca, unde Dido fuit, et Punica, hoc est ipsius regionis in qua res gesta ferebatur, significat corium. Byrsa quippe graeca appellatione corium est et bursalf punica elocutione corium significatur.*

« il y a ici différentes traditions. Certains disent que la monnaie était alors en peau de bovin et de là fut appelée *pecunia* parce qu'elle venait du *pecus*, et que le prix du terrain se montait à toute la peau d'un seul bœuf. Une autre tradition dit que le vendeur fut trompé par la ruse qui consistait à vendre seulement autant de terre que la peau d'un bœuf pouvait en recouvrir : ne soupçonnant aucune ruse, il pensa pouvoir laisser autant de terrain qu'en occupait

---

(8,134). L'erreur de TCD est due à ses habitudes : d'une culture générale parfois superficielle dès qu'il n'a plus ses sources sous les yeux, il se refuse à sortir du texte ; pour lui, si Virgile dit Teucer, c'est Teucer : même littéralité que pour *saeua* plus haut. Au vers 3, 167 (p. 288), il ne commet pas la même erreur, mais reste encore une fois bien éloigné de Servius et SD.

une peau entière si on la posait à terre, et les acheteurs, par ruse, étirèrent une solide peau en un mince lacet, et il arriva qu'il en recouvrait bien plus qu'il n'aurait dû. Mais tout cela est une invention plus que la vérité. Car si nous considérons... [v. 423 et 426, description de Carthage], nous concluons que de si nombreux et si grands bâtiments n'auraient pas pu être construits, sinon dans de plus vastes espaces, qui ne peuvent absolument pas être comparés avec l'une ou l'autre explication reposant sur une seule peau, même si le poète lui-même y a ajouté de la vraisemblance pour rendre le fait crédible en disant 'Byrsa d'après le nom de l'acte', comme s'ils avaient appelé Byrsa le lieu même, nécessaire à la fondation de la ville et acheté à cette fin. Ce mot signifie 'cuir' en langue grecque, dont relevait Didon, et en langue punique, celle de la région où l'affaire était traitée. De fait, en grec, 'cuir' se dit 'byrsa', et 'bursalf' en punique. »

L'étonnant, dans cette longue digression, ce n'est pas sa prolixité verbale, ordinaire à TCD, mais bien la richesse des explications, sur un point de pure érudition qui d'habitude le laisse froid. Au vu de SD<sup>44</sup>, il a très probablement profité de la note d'Aelius Donat sur le sujet, mais la seconde partie de son développement, celle qui rejette en bloc les deux traditions précédemment évoquées, lui semble vraiment personnelle, avec son « nous » et sa rationalisation. Malgré ses préventions, il fait là œuvre de *grammaticus*, et on le surprend, contrairement à son habitude, à compléter les précisions de Servius. Que ce dernier fasse un tri dans la vulgate pour retenir ce qu'il juge bon, c'est indiscutable : mais il paraît inconcevable que le grand Servius, le maître de l'érudition, si attentif aux notes d'antiquité et aux étymologies, ayant sous les yeux un tel savoir, eût résisté à l'envie de l'exploiter ! Il ne la connaissait probablement pas. Il semble donc que TCD joue au plus fin et, pour en fois, s'en aille chercher le maître sur son propre terrain, alors que, par ailleurs, rien ne lui est plus étranger. En tout cas, vu une telle érudition, il est évident qu'on ne peut pas trop reculer TCD dans le temps ni trop l'éloigner de Servius.

<sup>44</sup> SD 1, 367 : *quia byrsa Graece corium dicitur* « parce qu'en grec 'cuir' se dit 'byrsa' ».

## Conclusion

Les goûts de TCD, et probablement sa formation intellectuelle, le poussent à dénigrer les commentaires de *grammatici* et à proposer ses propres interprétations. Cependant, aussi peu intéressé qu'il soit en définitive par la matière proprement érudite, il semble contraint d'y entrer sous la pression d'une tradition qu'il rejette et qui pourtant est présente dans son œuvre. Notre choix du livre 1 n'est pas fortuit : c'est là qu'il subit le plus nettement l'influence des commentaires préexistants ; aussi ce livre peut-il servir de paradigme, et malgré la brièveté du corpus au regard de l'œuvre entière, nous permettre de mieux situer son auteur au sein de l'exégèse virgilienne de l'antiquité, à laquelle il appartient de plein droit. Nous avons essayé, avec de nouveaux arguments, de défendre l'opinion de son éditeur Georgii, pour qui TCD est postérieur à Servius, alors que M. Squillante Saccone est d'un avis contraire. Dans une matière aussi délicate, il ne faut négliger aucune piste, et celle des tendances idéologiques n'est pas la moindre : tandis que TCD se limite à une défense inconditionnelle de Virgile et d'Énée, d'autres valeurs apparaissent de façon plus sensible chez Servius, et c'est sur elles que nous nous sommes appuyé pour proposer notre chronologie.

## BIBLIOGRAPHIE

- BÉJUIS-VALLAT M. 2009, « Servius, *interpres nominum Vergilianorum* », dans *Onomastique et intertextualité dans la littérature latine*, F. Biville et D. Vallat (éd.), Lyon, p. 165-193.
- GEORGII H. 1905, *Tiberi Claudii Donati Interpretationes Vergilianae*, Leipzig, réimp. Stuttgart 1969.
- COURCELLES P. 1984, *Lecteurs païens et lecteurs chrétiens de l'Énéide*, Paris.
- PIROVANO L. 2006, *Le Interpretationes Vergilianae di Tiberio Claudio Donato : problemi di retorica*, Rome.
- SQUILLANTE SACCONI M. 1985, *Le Interpretationes Vergilianae di Tiberio Claudio Donato*, Naples.